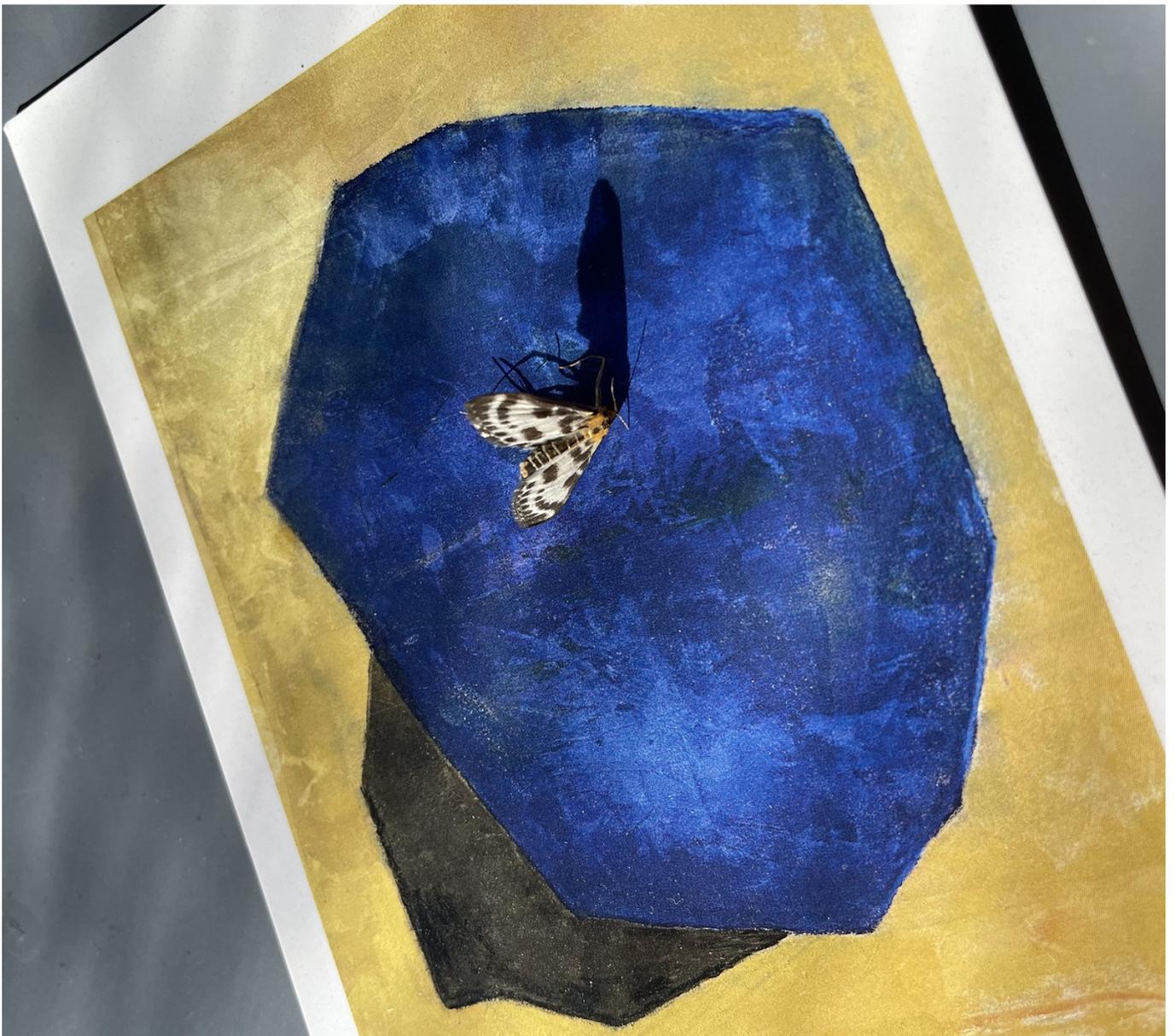


FRÉDÉRIQUE TRIMOUILLE

Concerto pour une île



Frédérique Trimouille

Concerto pour une île

© Frédérique Trimouille, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5566-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il ne se vanterait pas d'avoir renversé les dieux, il aurait un lointain espoir de les retrouver, autres, impensables toujours, une fois le labour du possible achevé comme on reçoit la lumière du soir.

Philippe Jaccottet

I. Les Mots Bleus

Depuis des millions d'années, ses arbres, ses chevreuils, ses oiseaux laissaient sur sa peau d'infimes traces qui racontaient une histoire, l'histoire de l'infiniment petit dissimulé au cœur du vivant et de la poussière d'étoile témoin de l'infiniment grand. Page après page, la vie se répétait sur Insula à l'identique, ou presque, dans ces milliers d'histoires le plus souvent microscopiques dont l'histoire des humains, apparus il y a seulement deux cent mille ans, en constituait une part négligeable. Chacun écrivait sa partition, de la fourmi à l'aigle royal, de l'homo sapiens au hêtre pourpre, le vivant se reproduisait, s'accouplait, se régénérait, n'en finissait jamais d'éclorre et de se fondre dans son tout pour se différencier et se fondre à nouveau produisant une œuvre baroque et interminable. Et puis il se passa quelque chose d'extraordinaire, ils inventèrent leur propre écriture. Leur voix, une voix singulière, s'éleva alors dans l'univers, d'abord ténue : quelques dessins sur sa pierre, quelques rébus sur des plaques d'argile, quelques temples. Ils saluèrent les arbres, les animaux, la terre, la mer et les étoiles, les vénérèrent, se sentant encore reliés à leur âme commune. Ils imaginèrent des dieux bienveillants ou terribles qui auraient présidé à la création de Terre, ils se représentèrent des forces créatrices et destructrices luttant pour la faire émerger des eaux primordiales. Plus tard, ils la placèrent au centre de l'univers et se crurent eux-mêmes l'aboutissement ultime de la création. C'est là, dans leur recherche d'une unique représentation du monde, qu'ils commencèrent à se déchirer. L'un d'entre eux, persécuté pour sa clairvoyance, pointa son index vers le ciel en disant « et pourtant, elle tourne... ! ». De disputes en disputes, leurs sciences et leurs religions produisirent des textes plutôt beaux, dont le contenu plus ou moins juste présida à ce qu'ils appellent la civilisation. Et la voix des humains s'amplifia, déployant son arrogance, étouffant toutes les autres voix, écrasant le chant du monde, que seuls leurs poètes entendaient encore.

Insula, mon île, poussée par une puissance tellurique mystérieuse, surgit de l'océan. Ses falaises noires se dressent comme un rempart aux intempéries venues du Nord mais côté Sud, ses collines descendent en pente douce vers des plages de cristal. Au creux d'une tendre vallée, sa plus grande ville, Massa étend son corps lascif sur les berges du Lou. Ses usines crachent des nuages, ses cités ouvrières quadrillent la plaine en rang serré tandis que les maisons de maîtres bien cachées derrière des arbres centenaires, prennent leur aise. Ma maison est l'une d'entre elles, c'est une vieille dame austère. On entre à la Bessonnière par

un haut portail en fer, forgé par mon arrière-grand-père, une allée de sentinelles jette une ombre dense qui pénètre les entrailles de la maison, s'enfile dans son corridor glacé pour inonder la maison avant de se figer miraculeusement au seuil d'une pièce couleur de miel. Des atomes de poussière dorés y dansent dans la lumière, ils chatouillent le dos de centaines de livres qui attendent patiemment leur lecteur, ou plutôt leur lectrice, ma mère.

Une silhouette à contre-jour, un profil perdu, elle lit, dans un rai de lumière. J'entre avec mes fossettes et mes cheveux bouclés, elle lève les yeux et me sourit, radieuse. C'est magique. Je lui rappelle son petit frère resté là-bas, sur le continent. Elle dit que les fossettes sont des petits ports, pour abriter la joie, pour qu'elle ne se perde jamais. Elle aime mon rire, alors je ris, je me force parfois un peu et ça me rend gai. Il est des êtres auprès de qui la vie est lumineuse, maman est de ceux-là, avec tous ses livres qui lui parlent tout bas, et ses yeux qui voient un objet mystérieux, loin à l'horizon, au-delà de la mer ou tout près, là, dans une tache de rousseur sur ma joue. Elle lit. En elle, d'autres réalités, d'autres paysages, d'autres jardins, d'autres humains vivent, ouvrent des portes et fenêtres, s'échappent, reviennent, au fil des pages, au hasard de la mémoire, pour nourrir son sourire, son regard, notre âme. Ainsi, tout petit, je sais le miel de l'infini des possibles contenu dans les livres et les yeux de ma mère. Tout cela me sera trop vite retiré. Cernant ce petit cœur tiède qui palpite de tendresse et d'histoires, la sombre maison de granit de mon père et de ses aïeux. Mes deux frères, presque des jumeaux, si grands, tellement plus grands que moi, semblent appartenir à une autre espèce que la mienne, celle des « hommes », des vrais. Je suis le cadet d'une famille de maîtres de forge et je m'appelle Hyppolite comme mon arrière-grand-père, le fondateur de la dynastie. J'appartiens à une famille de fer et qui dit fer dit feu. Du haut de mes cinq ans ou de mes dix ans, mon père, mes frères et bien d'autres avant eux, ceux des portraits du vestibule, sont aussi durs que le fer qu'on martèle et aussi puissants que le feu de la forge. De fer le regard peint d'Hyppolite mon arrière-grand-père, de fer les épaules de mon père, ses silences, sa voix qui tonne. De fer mes frères, avec leurs jeux brutaux. Leurs tournois devant la vieille armure font sonner leurs armes de pacotille avec ardeur, ils semblent ne douter de rien. Le monde s'organise autour d'un récit dans lequel ils ont le beau rôle. Ils s'inscrivent dans une longue lignée d'aïeux ayant livré de nombreuses et terribles batailles contre les éléments, leur œuvre doit croître et embellir, il leur faut bâtir pour les générations à venir, construire des cathédrales d'acier pour nos existences éphémères ! Le cœur battant de

l'œuvre est le fer arraché aux profondeurs d'Insula, passé par le feu et transporté dans de lourds bateaux qui sillonnent la mer. Insula est leur royaume et comment ne pas se sentir tout-puissants devant tant de beauté, de sauvagerie et de douceur, l'océan à perte de vue, les abysses au pied des falaises, les montagnes qui bavardent avec les nuages et cette lumière qui se répand joyeusement sur la moindre de ses créatures.

Ils l'avaient appelée « Insula », comme cette partie de leur cerveau, qui cartographie la position de leur propre corps dans l'espace.

Et ils l'aimaient, enfin ils croyaient l'aimer. Plantée à l'horizon, elle était un repère pour leurs marins et un fantasme pour leurs rêveurs.

Ils n'habitaient qu'une mince bande de terre sur Insula. Ils n'avaient aucune idée des millions d'années qui avaient précédé leur arrivée, aucune idée de l'infiniment petit malgré leurs récents microscopes, aucune idée de l'infiniment grand malgré leurs télescopes, aucune idée ou des idées fausses, des idées sans corps.

Ils racontaient qu'ils étaient venus de son ancêtre le continent. Ils racontaient qu'ils avaient débarqué sur Insula au péril de leur vie, affronté ses animaux sauvages, apprivoisé ses cours d'eau et défriché ses forêts. Ils racontaient qu'ils avaient exploré ses profondeurs, extrait son minerai et inventé la forge. Tout cela n'était pas complètement faux, pas complètement vrai non plus, c'était leur récit d'eux-mêmes. Ils avaient bâti des villes, construit des usines avec de hautes cheminées qui vomissaient une fumée rouge, chassé les oiseaux, noirci leurs poumons. Et ils avaient oublié de regarder et d'écouter.

Entre le miel de la bibliothèque et le feu de la forge, j'hésite. L'odeur lourde de mon père, sa voix comme une coulée de lave, ses mains courtes et carrées qui semblent empoigner le réel, je suis le fils cadet de Vulcain ! Mais l'univers de ma mère, son profil dans la lumière, le livre plein de promesses ouvert sur ses genoux, ses tendres silences, distillent le doute au creux de mon ventre de petit garçon et troublent mon regard sur cette grande maison de pierres grises, sa lignée de maîtres de forge, son usine, la mission sacrée de mon père, et Insula,

avec ses mines, ses forges et son port hérissé de docks. Aussi, quand la terre après la pluie, reprend son souffle et me crie « je suis vivante ! », je tremble. Quand le vent est à l'Ouest et que la fumée de l'usine de mon père empourpre le bleu du ciel, je tremble. Devant l'œil vitreux du poulpe sur l'évier, je tremble. Quand le regard de Pierre s'absente, je tremble. De frisson de doutes en frisson de doutes, je grandis, le roman familial, son évidence, sa simplicité compacte, m'attire et me repousse, rassurant, écrasant, tandis que les atomes de lumière continuent de danser dans la bibliothèque. Mes frères se battent, claquent les portes, se réchauffent un court instant au sourire de notre mère et repartent, eux appartiennent déjà au monde du fer, Pierre, l'ainé de la fratrie doit y tenir son rôle d'héritier. Jean peine à trouver sa place dans mes souvenirs de petit garçon, c'est le rire de Pierre qui m'habite, c'est de sa force quand il me soulève de terre et de sa douceur quand il me repose, de sa blondeur, de son éclat, de sa lumière dont je me souviens, de ses colères aussi, flamboyantes ! et de cet accablement profond, mystérieux, qui le prenait parfois...

Il est tombé du haut de la falaise. Il avait vingt ans.

On dit que les oiseaux se sont tus ce jour-là.

Il y eut le choc de l'annonce. Un pêcheur à la porte de la Bessonnière, il tourne son bonnet dans ses grosses mains rouges, ses yeux sont baissés comme s'il avait honte, ses mots comme des coups poignards, depuis son chalut il a vu un homme tomber de la falaise, cheveux clairs, chemise blanche et puis l'enquête, l'attente, glacée, trois jours sans fin et puis l'horreur, la mer nous rend son corps, il roule, flotte comme un vieux sac, comme un grand poisson mort sur les galets de la baie des Anges. Mon père qui ne court jamais, court sur la plage à la rencontre de son fils, il court vers l'horreur. Mon père qui ne pleure jamais tombe à genoux, secoué de sanglots. Je suis dans la voiture, on m'a laissé sur le parking, j'imagine. Voir est insoutenable, imaginer est pire. Sa tête blonde fracassée, ses membres disloqués, me hantent... Et puis le cimetière, la pluie fine sur les marbres noirs, le trou, l'odeur de la terre vivante et nos échines pliées, nous sommes des morts-vivants au bord de la tombe. L'onde de choc est énorme, brisant le présent, la respiration, l'instant et plongeant le futur, l'espérance, dans le néant, à perte de vue. Il y a ce vide, ce grand trou dans l'univers, inconcevable, ne plus jamais entendre son rire, et bien d'autres tortures plus insidieuses, les questions sans réponse, pourquoi, comment, un écheveau inextricable de tourments, qui griffent et mordent l'âme, une honte écrasante qui

pervertit le chagrin, le retourne contre soi pour mieux déchirer le cœur, le doute s'installe, qu'avons-nous fait ou omis de faire. La radieuse Insula se voile de tristesse, plus jamais les courses éperdues de l'enfant blond dans les collines, plus jamais ses éclats de rire dans les vagues.

Pierre... très pâle soudain, pourquoi si pâle, il redresse sa mèche et vite, il sourit de ce sourire qui a inventé le sourire, une promesse d'éternité... Pierre qui jette son frère à terre, le roue de coups, l'aide à se relever et le serre dans ses bras comme si sa vie en dépendait... Pierre qui brandit une écrevisse, les pieds dans la rivière, il hurle de joie, dépose son butin sur la berge et... disparaît... Ses yeux limpides, ou noirs d'encre, comme la mer. Pierre, aussi lumineux que son île et aussi sombre qu'elle.

Je n'ai que dix ans et tout s'éteint. Pierre mon étoile, mon destrier, Pierre et sa blondeur, Pierre et son rire, disparaissent, et avec lui, les jeux de mes deux frères, leurs rires et leurs éclats de voix, leurs luttes sur le sable doré dans des corps à corps tendres et durs.

Leur enfant est tombé de sa falaise noire. Le temps d'un souffle, une éternité, son corps, le long de la paroi, dans la danse macabre et le hurlement de ses oiseaux. En bas, tout en bas d'Insula, une petite gerbe d'argent, c'est fini. Un éclat, minuscule, presque rien, se grave pour toujours dans sa pierre noire, une toute petite trace parmi tant d'autres traces de vie et de mort.

Les fossettes de maman ont disparu sur le champ de bataille qu'est devenu son visage, je ne reconnais rien des petites bosses et des petits creux que je connaissais par cœur, ils étaient mon pays. Ses yeux sont muets, elle est partie sur une autre planète, ou en enfer, là où on sait de toute son âme que tout est perdu et qu'on y est pour quelque chose. Là d'où l'on ne revient pas. Je tente en vain de ranimer son sourire, peine perdue, à jamais. Je perds le baiser du soir qui ouvre la porte des rêves, je perds l'odeur de ses cheveux, une odeur mêlée d'herbe fraîchement coupée, de paille et de crin, la tiédeur de son cou, la soie de sa joue... Je perds la douceur de la lumière sur les rayonnages de la bibliothèque. Je perds l'odeur de ses livres, je ne savais pas que les livres avaient une odeur, le sien est fermé, pour toujours. Jamais je n'explorerai avec elle ces contrées